



PRIX D'INTERPRÉTATION
MASCULINE
FESTIVAL DE CANNES

TIMOTHY SPALL

Mr. Turner

un film de MIKE LEIGH



L'HISTOIRE DU FILM

MR. TURNER évoque les dernières années de l'existence du peintre britannique, J.M.W Turner (1775-1851). Artiste reconnu, membre apprécié quoique dissipé de la Royal Academy of Arts, il vit entouré de son père qui est aussi son assistant, et de sa dévouée gouvernante.

Il fréquente l'aristocratie, visite les bordels et nourrit son inspiration par ses nombreux voyages. La renommée dont il jouit ne lui épargne pas toutefois les éventuelles railleries du public ou les sarcasmes de l'establishment. À la mort de son père, profondément affecté, Turner s'isole. Sa vie change cependant quand il rencontre Mrs Booth, propriétaire d'une pension de famille en bord de mer...

 /MrTurner.lefilm

LE 3 DÉCEMBRE
AU CINÉMA

 En partenariat avec la
Fédération Nationale
des Guides-Interprètes
et Conférenciers

 diaphana
DISTRIBUTION

LA VIE, LE CONTEXTE

Les voyages de Turner, à la poursuite de la lumière

Pour Turner, fils de barbier, pas de “Grand tour”, ce voyage rituel des jeunes bourgeois et aristocrates anglais à la découverte des villes d’Europe.

Très tôt pourtant, le jeune peintre va partir sur les routes, ramenant de ses multiples périples les milliers de croquis et d’aquarelles qui nourriront son inspiration. Car si Turner peint peu “sur le motif” (en situation), il entend s’imprégner et se nourrir des images et des impressions du réel afin, une fois de retour dans son atelier, de traduire sur la toile et selon ses propres termes, non ce qui est mais ce qu’il a vu.

C’est en 1792, à 17 ans, qu’il entreprend son premier voyage, au Pays de Galles, suivi en 1794 d’un voyage dans les Midlands, puis en 1795 sur l’île de Wight. Jusque vers 1800, il parcourt la Grande Bretagne en tous sens, fixant sur le papier de nombreux monuments et belles demeures, qui constitueront autant de toiles réalisées souvent pour le compte de riches commanditaires. Toute sa vie, il continuera de parcourir la campagne anglaise et la Tamise.

Son premier voyage sur le continent intervient en 1802, à la faveur de la paix d’Amiens. Financé par ses amis et mécènes, le jeune peintre parcourt la France et se rend en Suisse. Au retour, il découvre, au Louvre, les nombreuses œuvres de maîtres européens saisies par Napoléon au cours de ses campagnes. Il retournera plusieurs fois en Europe, en Belgique et en Hollande en 1817 et 1818, en Italie (1819, avec la découverte de Venise), à nouveau en France en 1821 puis en 1825, à Rome en 1828, à Venise et à Berlin en 1833... Il en rapporte chaque fois l’inspiration de nombreuses œuvres fameuses : vues de Venise, Val de Loire (voyage de Nantes à Orléans, en 1826), scènes alpestres...

Turner et Constable, deux siècles de querelle

And the winner is... William Turner !

1832, exposition estivale de la Royal Academy : alors que les couloirs bruissent des conversations des peintres venus apprécier l’accrochage de leurs œuvres, le grand paysagiste romantique anglais – et rival de Turner – John Constable (1776-1837),

met la dernière main à “*Opening of the Waterloo Bridge*”, une toile sur laquelle il a travaillé dix ans. Une œuvre saisissante, remarquable par l’utilisation dans les premiers plans d’une couleur rouge particulièrement percutante.

“*Helvoetsluys, the City of Utrecht*”, une marine de Turner, se trouve placée juste à côté. Le peintre, qui avait l’année précédente mal supporté de voir l’une de ses toiles moins bien accrochée que celles de Constable, fait alors une chose impensable : il applique au beau milieu de son propre tableau, une grosse tache de peinture rouge, comme un pied de nez à son rival.

On se récrie, l’Académie est en ébullition, Constable est consterné. Mais en quelques minutes, avec son mouchoir et un crachat, Turner a transformé la tache en bouée, et son tableau en chef-d’œuvre !

La victoire du “Téméraire”

Les deux grands maîtres paysagistes anglais du XIX^e siècle appréciaient chacun chez l’autre les talents de l’artiste. Mais la jalousie n’était pas absente de leur relation d’attraction-répulsion, bien résumée par Constable dans une lettre à son amie Maria Bicknell : “*Il est grossier mais possède une merveilleuse largeur d’esprit*”.

Mais qui était, s’il en fut un, le plus grand artiste de son temps ?

En 2005, la BBC et la National Gallery ont organisé un sondage demandant au public britannique de désigner la plus importante œuvre picturale présente dans les collections anglaises. La consultation a vite tourné au duel entre “*The fighting Téméraire*” (le Retour du Téméraire, de Turner), et “*The Hay wain*” (la Charrette de foin, de Constable).

Pas moins de 119 000 votants ont départagé les deux hommes et leurs œuvres, choisissant finalement le “Téméraire” de Turner.

Le peintre surnommait ce tableau “*my darling*” (ma chérie) et refusa toujours de s’en séparer. En 1838, il avait assisté au retour du navire de l’amiral Nelson, le Téméraire, héros de la bataille de Trafalgar. Il en avait tiré ce tableau halluciné, où la noble carcasse d’un navire hier prestigieux, gloire aujourd’hui déchu promise à la démolition, émerge d’un brouillard fantomatique...

L'héritage de Turner, des milliers d'œuvres

Lorsqu'il meurt en 1851, Turner laisse derrière lui un testament – mal – rédigé en 1829. Une longue querelle entre les héritiers en résultera, seulement tranchée en 1856.

Turner souhaitait voir créer une institution destinée à l'accueil des peintres nécessiteux, ainsi qu'une galerie pour l'exposition et l'étude de ses œuvres. Il avait doté ces projets de plus de 150 000 livres... qui revinrent à la famille. En revanche, sa volonté de léguer à la nation anglaise toutes les peintures, aquarelles et ébauches trouvées dans son atelier a été respectée. Soient près de 20 000 dessins, aquarelles et ébauches et entre 300 et 400 toiles (les sources divergent), partiellement ou totalement achevées (Turner travaillait plusieurs œuvres simultanément). L'ampleur du legs est telle que la National Gallery, dépositaire, mettra plus d'un siècle à enregistrer cette collection (inventaire achevé dans les années 1970). En 1987, une nouvelle aile de la Tate Gallery, à Londres, est enfin sortie de terre pour abriter le legs Turner. De nombreuses expositions thématiques, explorant divers aspects de l'œuvre, y sont régulièrement organisées.

Turner et ses mécènes

Turner a bénéficié toute sa vie du soutien de mécènes fidèles et généreux.

Grands bourgeois, nobles ou membres de la famille royale, les mécènes de Turner avaient pour nom

Sir Richard Hoare qui, en 1798, commanda au peintre une première série de paysages historiques dans la tradition classique ; William Beckford ; le duc de Bridgewater (fêru de marines) ou encore John Fuller.

On accordera une mention spéciale au très fantasque George Wyndham, troisième comte d'Egremont, véritable protecteur du peintre qui, à partir de 1802, accueillit régulièrement celui-ci dans son château de Petworth où, dit-on, cohabitaient dans un joyeux désordre ses 43 enfants et leurs mères !

Une tradition anglo-saxonne

La tradition du mécénat, issue de l'époque où prélats et seigneurs se piquaient de protéger les arts, est encore très vivace dans les pays anglo-saxons, bien plus qu'en France où les pouvoirs publics (État et collectivités) ont depuis plusieurs décennies investi le champ culturel (par une politique active de subvention et de commande publique – cf. le 1% artistique* – qui contribue à "l'exception culturelle" française). Il n'est ainsi guère de musées ou de collections anglais ou américains qui ne soient financés majoritairement voire exclusivement par des fonds privés. Les "levées de fonds" (fundraising) à destination culturelle sont monnaie courante et le grand public y côtoie de riches mécènes, adhérant massivement aux organismes de soutien à la cause de l'art ou de la nature. La Royal Academy of Arts, qui accueillit Turner en son temps, fut et demeure une institution privée financée par des dons et par le produit de ses activités.

* Le "1% artistique" impose aux maîtres d'ouvrages publics de réserver un pour cent du coût de leurs constructions à la commande ou l'acquisition d'œuvres d'art spécialement conçues pour le bâtiment considéré.



Les courants picturaux à l'époque de Turner

Le néo-classicisme

En réaction aux "extravagances" du rococo, le néo-classicisme prône un retour aux canons de l'art antique grec et romain.

Le romantisme

Rompant avec le néo-classicisme, le style romantique exalte les sentiments, les émotions, l'imagination, quitte à s'éloigner d'une représentation réaliste.

Les Préraphaélites

Soucieux de revenir aux styles antérieurs à la Renaissance classique, le mouvement s'oriente rapidement vers des préoccupations purement décoratives.

Le style "pompié"

Synonyme d'académisme, le terme tourne en dérision l'application stricte et scrupuleuse des principes esthétiques de l'Académie des beaux-arts, dans une forme figée que les avant-gardes s'emploieront à bousculer.



Daltonien, Turner ?

Pourquoi les dernières œuvres de Turner abandonnent-elles progressivement la gamme des tons chauds (orangés, jaunes) pour des couleurs plus froides (bleutées) ? Selon une communication du docteur Liebrech à la Royal Academy en 1872, Turner aurait été victime, à partir des années 1830, d'un obscurcissement du cristallin, provoquant une altération de sa perception des couleurs, le daltonisme...

L'ŒUVRE ET SON INFLUENCE

Turner précurseur... de l'impressionnisme !

Turner est-il le “premier impressionniste” ou, plus modestement, a-t-il influencé Claude Monet (1840-1926), dont le tableau “*Impression, soleil levant*” (une vue de la Seine au Havre peinte en 1872) a donné son nom au mouvement ?

On sait que Monet n'aimait guère évoquer Turner, prenant ombrage de la filiation que certains voulaient établir entre son œuvre et celle du maître anglais. Il n'en fut pas moins directement confronté aux œuvres de Turner, précisément à l'époque de son premier tableau “*impressionniste*”. A la fin de 1870, Monet et son ami Pissaro, fuyant la guerre franco-prussienne, se sont en effet réfugiés à Londres.

Le biographe de Monet (Gustave Geffroy) témoigne dans son “*Claude Monet, sa vie, son temps, son œuvre*” (1921), qu'ils ont bel et bien visité la National Gallery et se sont trouvés “*émervillés par certaines toiles*” de Turner représentant la Tamise, et qu'ils ont ressenti “*le tressaillement des bonnes rencontres, la joie d'apercevoir que ce que l'on cherche a déjà hanté un autre esprit et que la réalisation est commencée.*”

Deux œuvres d'une proximité saisissante

La comparaison de deux œuvres aux titres étrangement proches est particulièrement éclairante. La Tate Gallery possède à Londres une petite aquarelle et gouache sur papier (134x189mm) baptisée “*The Scarlet Sunset*” (Le coucher de soleil écarlate), peinte entre 1830 et 1840. Aujourd'hui largement reproduite en posters sous le nom de “*Sunset on Rouen*” (là où elle aurait été peinte, selon certains), elle présente des similitudes sidérantes avec le “*Soleil levant*” du tableau de Monet en 1872 : même composition générale (orientation, position du soleil), sujet similaire (un port fluvial), même effets lumineux... même région (la Normandie)*. Influence de Turner sur Monet, coïncidence d'inspiration de deux génies ? On ne tranchera pas ici. Mais Turner, le peintre de la lumière, avait bien en son temps anticipé sur les préoccupations futures des impressionnistes, leur souci de capter le caractère fugace de la lumière et la mobilité des phénomènes climatiques et lumineux. Il avait approché une manière dont les impressionnistes feraient leur miel et dont plusieurs de ses tableaux affirment l'originalité novatrice, tel “*Pluie, vapeur et vitesse, le chemin de fer de la Great Western*” (1844), véritable manifeste – avant l'heure – de l'impressionnisme.

Les “manières” de Turner

Du classicisme à l'abstraction lyrique...

La production de Turner s'inscrit d'abord dans la tradition du paysage classique et de la peinture d'inspiration mythologique (“*Enée et la Sybille de Cumès au lac Avernè*”, d'après Virgile ; “*Appulia recherchant Appulus*”, d'après les Métamorphoses d'Ovide).

A partir de 1810, avec des œuvres comme “*Soleil se levant à travers la brume*” ou encore “*Hannibal traversant les Alpes avec son armée*” (1812), il amorce un virage romantique qui culminera vers 1820, libérant progressivement le motif au profit de la couleur et de la lumière. Désormais, Turner peint ce qu'il ressent, s'affranchissant de la réalité : “*Mon travail est de peindre ce que je vois, non ce que je sais être là*”. Sa démarche va se radicaliser, donnant vie à de nombreuses œuvres exprimant la tourmente (et les tourments de l'âme), les éléments déchaînés, le danger, le mystère... Les formes se noient dans la brume, le brouillard, un halo de lumière, brouillant la distinction entre éléments solides et liquides (paysages de la Tamise des années 1840).

La dissolution de la forme, la dislocation de l'espace et la dématérialisation du paysage trouvent leur apogée dans les dernières aquarelles du peintre, pures abstractions colorées qui préfigurent l'abstraction lyrique des années d'après guerre (la seconde !). On a retrouvé dans son atelier des dizaines de ces travaux, étape ultime du triomphe de la couleur sur la forme, toutes premières ébauches de l'art non-figuratif.

* La Tate Gallery possède également une cathédrale de Rouen signée de Turner en 1832, sujet dont Monet tirera une série entre 1892 et 1894.

De l'Académie à l'académisme

Quand la peinture "officielle" tient salon...

La Royal Academy of Arts a été créée en 1768 par le roi George III. Elle organise deux expositions par an. Le jeune Turner, dont les maîtres sont alors deux figures du classicisme français, Nicolas Poussin (1594-1665) et surtout Le Lorrain (Claude Gellée, dit - 1600-1682), se coule sans peine dans ce temple de "l'art officiel", présentant à ses débuts des paysages historiques et des sites et monuments.

L'évolution de son art vers une dissolution progressive de la forme et son affirmation de la prééminence de la matière colorée et de la lumière vont troubler certains de ses confrères et lui aliéner une partie de la critique. Mais la notoriété du peintre est telle qu'il figurera jusqu'à sa mort en bonne place au salon de l'Académie, en dépit de son refus de plus en plus marqué de "l'académisme", générateur de controverses avec ses confrères.

En France, le "Salon des refusés"

C'est le modèle de l'Académie royale de peinture et de sculpture créée à Paris en 1648 qui a inspiré la Royal Academy londonienne. La vénérable institution française, tenante du plus pur classicisme, tient également un salon annuel depuis 1667, "le Salon". Très sélectif et peu ouvert à l'innovation, c'est toutefois le seul sésame pour la reconnaissance officielle des artistes et leur accès à la commande publique.

De plus en plus contestés tout au long du XIX^e siècle, les choix de l'Académie seront violemment remis en cause en 1863, après le refus de plus de 3 000 œuvres sur les 5 000 envoyées.

Les exclus décident de se regrouper et de créer un "Salon des refusés", qui se tient la même année au Palais de l'industrie. Y figurent, parmi les 871 participants, plusieurs des précurseurs de l'art moderne, tel Manet et son "Déjeuner sur l'herbe", ou Pissaro.

La palette de Mr Turner

Mais d'où viennent les couleurs de Turner ? Pas d'un tube de peinture... car la peinture industrielle, présentée dans des tubes souples n'apparaîtra qu'au milieu du XIX^e siècle.

Comme tous ses confrères, Turner prépare lui-même les couleurs qu'il étalera sur la toile. Il le fait à partir de pigments colorés d'origine minérale (oxydes de fer, ocre...), végétale (safran, indigo...), ou animale (carmin de cochenille, encre de seiche...), qui sont broyés puis mélangés avec différents liants (huile de lin, huile de noix...). Chaque peintre développe sa propre palette et des savoir-faire spécifiques, qui ne sont pas sans incidence sur la qualité du rendu pictural. Ainsi les glacis de Turner (couches de peinture translucides faiblement colorées) qui confèrent à la lumière de ses œuvres son caractère vaporeux et vibratoire, requièrent-ils une maîtrise parfaite de la nature et de la quantité des pigments et du liant employés.

Une fascination pour la photo

À partir de 1847, Turner devient un visiteur assidu du studio de John Jabez Edwin Mayall (1813-1901), futur portraitiste de la famille royale, pour l'heure de retour d'Amérique.

Mis au point par Niepce et Daguerre à la fin des années 1820, le procédé photographique fascine le peintre. Les deux hommes échangent ainsi sur ce qui constitue l'obsession de Turner, le traitement de la lumière et de l'ombre, et la capacité de la photo à capturer la vibration lumineuse et jusqu'aux arcs en ciel où le spectre de la lumière se révèle au regard.

Le photographe réalisera plusieurs portraits de Turner, apportant un soin particulier à l'éclairage de son sujet, à la manière de Rembrandt et de ses clairs obscurs.



PEINTURE ET CINÉMA

Un film, comme un tableau

Comment “rendre” à l’écran l’atmosphère si particulière des tableaux de Turner ? Le réalisateur Mike Leigh et son chef opérateur Dick Pope ont apporté une attention toute particulière au traitement de la lumière.

D’abord en s’inspirant de beaucoup des œuvres du peintre, éclairées en contre-jour et où la lumière “rétro-éclaire” la scène en se diffusant depuis le fond ou les côtés du tableau. Par le choix des décors et des costumes, ensuite, aux dominantes orangées et vertes, couleurs chaudes qui caractérisent la plupart des paysages de Turner. Enfin il y a l’étalonnage. Cette opération, réalisée après le tournage, consiste à harmoniser l’aspect et les couleurs de l’image afin d’éviter les contrastes chromatiques d’un plan à l’autre et de conférer une unité visuelle à l’ensemble.

De la toile à l’écran

VAN GOGH, de MAURICE PIALAT (1991)

Avec Jacques Dutronc.

Les derniers jours de Van Gogh en 1890 à 37 ans.

ARTEMISIA, d’AGNÈS MERLET (1997)

Avec Valentina Servi.

Au XVII^e siècle en Italie, le combat d’Artemisia Gentileschi pour faire reconnaître ses talents de peintre.

LA JEUNE FILLE À LA PERLE,

de PETER WEBBER (2003)

Avec Scarlett Johansson.

Les rapports entre le peintre Vermeer et son modèle, “La Jeune Fille à la perle”.

FRIDA, de JULIE TAYMOR (2003)

Avec Salma Hayek.

L’histoire de Frida Kahlo, artiste surréaliste mexicaine du XX^e siècle.

SÉRAPHINE, de MARTIN PROVOST (2008)

Avec Yolande Moreau.

La vie de Séraphine de Senlis, femme de ménage et peintre autodidacte du XX^e siècle.

BASQUIAT, de JULIAN SCHNABEL (1996)

Avec Jeffrey Wright.

La vie météorique de Jean-Michel Basquiat, premier artiste noir reconnu par le monde de l’art.

La peinture ? Pour quoi faire ?

L’enjeu de la peinture est-il seulement décoratif ? Des murs des villas pompéiennes au hall de l’Empire State Building, la peinture murale vise en effet le seul plaisir des yeux. Quoique. Car elle affirme aussi la richesse ou la magnificence de son commanditaire, délivrant au passage un tout autre message... La peinture, reproduction de la réalité ? Certes. Mais la peinture dite réaliste n’est apparue qu’au XIX^e siècle... après l’invention de la photo ! De réaliste elle n’avait que le nom, revendiquant surtout une dimension sociale. La peinture, vecteur religieux ? Au Moyen Âge, elle a un rôle d’édification du peuple, par la représentation des figures de la chrétienté, de leurs miracles et de leurs martyres... L’exaltation du beau est un autre enjeu qui traverse l’histoire de l’art, depuis l’Antiquité jusqu’à son avatar néo-classique. La peinture vecteur de pure émotion ? Les romantiques l’affirmaient...

Edification du spectateur (peinture religieuse, art officiel soviétique), exaltation patriotique (peinture d’histoire, portrait de souverains), affirmation esthétique (peinture classique), expression d’émotions (romantisme), dénonciation (expressionnisme allemand), rupture esthétique (cubisme), exaltation de l’imaginaire (surréalisme), pure construction mentale (abstraction géométrique), simple objet de spéculation financière... la liste est longue des rôles et statuts assignés à la peinture. Un art qui remonte à la Préhistoire et qui n’a pas fini de susciter émotions, controverses, écoles, anathèmes... dans un maelström où s’affrontent et se côtoient des enjeux de pouvoir, de séduction, de morale, d’argent !

JOSEPH MALLORD WILLIAM TURNER

(1775-1851)

UNE VIE DÉDIÉE À LA PEINTURE

23 avril 1775

Naissance à Londres. Son père est barbier et perruquier à Covent Garden.

1785

Séjour chez un oncle à Brentford, sur les rives de la Tamise, où le jeune Turner commence à dessiner et à peindre.

1789

Entrée, à 14 ans, à l'école de la Royal Academy of Art. Premières commandes, notamment de copies de grands maîtres, qui établissent la notoriété du jeune prodige.

1792

Premiers voyages d'études en Angleterre, Pays-de-Galles, Ecosse.

1796

Turner expose une première huile à la Royal Academy, "Pêcheurs en mer". Il y exposera chaque année jusqu'à sa mort.

1798

Turner rencontre Sarah Danby, avec laquelle il aura deux filles, mais dont il va se séparer, continuant d'assumer financièrement l'entretien de cette famille.

1799

Turner est admis comme membre associé au sein de la Royal Academy.

1802

Turner devient membre titulaire de la Royal Academy. Il en est, à 27 ans, le benjamin. Première visite sur le continent européen, prélude à de nombreux autres voyages.

1804

Mort de la mère de Turner, dans un asile, Mary Marshall, qui a progressivement sombré dans la folie après la mort d'une sœur cadette du peintre. Turner, que des controverses opposent régulièrement à l'Académie dans la présentation de ses œuvres lors des salons, ouvre une galerie chez lui à Londres, où il peut exposer ses toiles à sa guise. "Les œuvres partent aussi vite que je les peins", se réjouit publiquement le peintre, dont le sens des affaires est avéré.

1807

Turner commence à enseigner la perspective à la Royal Academy. Publication de la première partie de son "Liber Studiorum", recueil de dessins où l'artiste fait la démonstration de sa maîtrise technique (paysages, marines, monuments, visions historiques... soit 14 volumes jusqu'en 1819).

Années 1820

Nombreuses illustrations pour des recueils de poésie (Byron, Scott) et des almanachs, qui popularisent l'œuvre et son auteur.

1829

Mort du père de Turner. Il remplissait le rôle d'assistant, préparant ses toiles, ses couleurs, recevant ses visiteurs... Turner en est très affecté.

Années 1830

La peinture de Turner se radicalise. De moins en moins "réalistes", les formes se dissolvent dans la matière lumineuse. L'hostilité de la critique va croissant, sans pour autant éloigner de Turner ses admirateurs et commanditaires.

1833

Rencontre avec Sophia Caroline Booth, veuve d'un marin et logeuse chez laquelle il fait régulièrement retraite.

1840

Rencontre avec John Ruskin, critique d'art et collectionneur qui, dans son ouvrage "Modern painters" (1843), le considère comme l'un, sinon le plus grand des peintres vivants.

1846

Décidé à rompre avec sa vie publique, Turner s'installe à Chelsea, en banlieue de Londres, avec Mme Booth. Soucieux d'anonymat, il se fait appeler "Mr Booth".

1851

Mort de Turner à Chelsea, le 19 décembre, à 76 ans. On l'enterre en présence d'une foule immense à la cathédrale Saint-Paul de Londres, près de la tombe du peintre Joshua Reynolds (1723-1792).

1987

Inauguration à Londres d'une nouvelle aile de la Tate Gallery, destinée à accueillir les œuvres léguées par Turner à son pays, un siècle et demi plus tôt...



Document initié par Parenthèse Cinéma. Textes de Jean-Louis Derenne.

LE 3 DÉCEMBRE AU CINÉMA

Dossier pédagogique disponible en version téléchargeable sur www.diaphana.fr/film/mr-turner

 diaphana
DISTRIBUTION